

« L'espace du mal : récit d'une douleur »

Christian Saint-Germain

Horizons philosophiques, vol. 4, n° 2, 1994, p. 23-25.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/800944ar>

DOI: 10.7202/800944ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

L'ESPACE DU MAL : RÉCIT D'UNE DOULEUR

Il n'y a guère de douleur, d'angoisse qui ne mérite pas un récit. Histoire personnelle ou histoire de cas, la science médicale reçoit ces récits pour ce qu'ils sont : une production instructive pour déterminer les symptômes. Intrigue autour de quelques événements corporels que l'on pourra coupler avec d'autres plus anciens, ceux-là déjà classés et formant étiologie. Le discours singulier du patient disparaît sous la compréhension universelle d'une souffrance reconnue et déjà décrite par le corps médical. Dès lors, il y a corps à corps entre l'irréductiblement singulier et le parfaitement banal. La douleur spécifique du patient ne pouvant s'entendre que dans un vocabulaire savant, s'évanouissant derrière les signes, la technique et l'ordinaire d'une pratique. Le patient se trouve ainsi dépossédé de sa vie qui pourrait trouver dans l'aléa de la maladie un sens qu'elle n'a pas. De prime abord, cette vie n'a pas pour but d'augmenter la somme des connaissances scientifiques. On ne vit pas pour qu'existe un corpus scientifique.

Le personnage de Munro émerge de la nuit pour porter secours à une patiente aux confins de Kangiqsualujjaq. Le bout du monde. Munro est obligé de pallier l'impondérable. Réduire la pression intra-cranienne d'une inconnue. L'auteur met bien en scène la lutte contre la mort, le jeu des médiations humaines et l'impuissance du savoir médical lorsqu'il est prisonnier des contingences. Munro nous est montré au cœur même du sens de sa vie, mais il est aussi au cœur de ce désert blanc. Guérir dans ce désert, c'est tenter l'impossible. On ne guérit pas seulement avec la science dans le Grand Nord, il faut compter aussi avec les satellites, les avions, les communications humaines. Fascinant aussi ce transfert qui s'effectue du patient à Munro. Fascinante, cette escorte familiale que les instances officielles n'arrivent pas à séparer de la patiente.

Parallèlement à cette urgence dans la blancheur, la vie paisible de Marc Granger. Celui qui prépare, sans trop se presser une conférence sur la dignité humaine. Étrange désynchronisation que ces deux temporalités, celle de Munro, temps des confins et de l'extrême, et celle de Granger maniant le savoir au sein de la confrérie universitaire.

Le texte de Désy fait intelligemment la navette entre des situations concrètes et des problèmes moraux, entre de grandes questions académiques (consentement, prélèvement, conscience, la notion de personne, le droit) et la réalité mixte, contingente avec laquelle le praticien se mesure.

C'est la confrontation entre le dogmatisme de la définition de personne d'Engelhardt et le choix concret, à vrai dire l'émotion issue de la rencontre avec toutes les formes de vie de la conscience. Le dilemme d'une compassion universelle informulable et des définitions canoniques des concepts de personne, de conscience. L'auteur formule très justement la question : «Où se situent les limites entre la chose, l'animal, l'être et la personne?».

En fait, les questions soulevées par le texte interrogent les conséquences des idéaux. Comme s'il fallait, pour être humain, renoncer aux grandes discussions éthiques. Se contenter donc d'aller à la rencontre de l'Autre dans sa fragilité extrême, dans son dénuement. Une vie mystérieuse se cache dans la personne du trisomique et en fait, cette maladie n'est qu'un accident, important certes, mais un accident par rapport à l'essentiel. L'humain, frappé par cette maladie, n'en est pas pour autant défini par elle. Il est au-delà de cette épreuve, une expression de la vie elle-même, dépassant la conceptualisation ou toutes les autres formes de réifications mentales qu'on peut lui faire subir. Il ne jouera jamais du violon, ni ne lira la *Critique de la raison pure*, mais va ouvrir son entourage à la dimension d'un amour inexplicable de la vie, à une tendresse, au souci pour la fragilité de tous les êtres, handicapés ou non, beaux ou laids, forts ou faibles. Et contrairement à ce que dit Engelhardt, je ne possède pas plus de droits que les autres êtres, j'ai davantage de possibilités, c'est tout.

Le texte de Désy ouvre sur un consentement à donner à la vie, à une acceptation de toutes ses formes et toutes ses limites. Mais à vrai dire qui pourrait, et au nom de quels critères, s'arroger le droit de mesurer la qualité de la vie des autres?

Christian Saint-Germain
Sciences religieuses
UQAM